

MYSTAGOGIE

La Nouvelle Évangélisation sous forme de mystagogie

18 janvier 1993

1. Dans la mesure où c'est aux personnes plus scolarisées des sociétés occidentales que la Nouvelle Évangélisation s'adressera, il sera nécessaire que ses porteurs aient acquis un sens renouvelé de l'histoire autant cosmique, biologique et humaine, que biblique et évangélique.

La connaissance des grandes définitions doctrinales sera nécessaire mais, dans certains cas au moins, peut-être surtout comme moyen d'auto-identification et de balises plutôt que comme objet de communication. Car la tradition vivante sera moins pensée comme une "religion" (ensemble d'institutions, de croyances et de pratiques) que comme le moyen que prend celui qui régit l'histoire pour poursuivre l'exécution de son dessein, – de son mystère.

De la tradition, les évangélisateurs et évangélisatrices se serviront pour se familiariser avec le code génétique de tout le devenir et, en particulier, avec l'Écriture, avec les récits fondateurs, avec les grands actants d'une théologie narrative englobante.

Ils s'exerceront à circuler dans et entre ces sphères de discours que sont la science, la sagesse, l'art et la mystique. Circulation à laquelle on pourra donner le nom de mystagogie : conduite de mystes, acheminement d'initié-initiant au mystère et à son économie (Ep 3,3-10) C'est en pratiquant assidûment de tels circuits que les évangélisateurs acquerront en même temps les esprits de géométrie, de finesse, de prophétie et de sainteté, et apprendront à adosser les ontogénèses particulières à la cosmogénèse, à la biogénèse, à l'anthropogénèse, à l'ecclésiogénèse. Ces moments sont aussi des structures : emboîtées les unes dans les autres et homologues, ce sont des images, chacune et ensemble, d'un même modèle, celui justement qui fonctionne comme un code génétique et comme une structure heuristique intégrale.

Ultimement, la pensée sera toujours renvoyée et s'exercera à se laisser déportée vers une sorte de généalogie (Gn 2,4^a) du divin en soi comme d'un code qui s'engendre lui-même depuis toujours et qui, dans le temps, génère des similitudes de soi qu'il ne maintient dans la différence et la "différance" que le temps qui est nécessaire à leur pleine participation à la nature divine (2Pi 1,4 ; 1Co 15,28).

Ainsi, si la fin de l'histoire et son milieu sont soumis à la nécessité (Mc 8,31 ; 1Co 15,25), c'est sans doute que Dieu avait dès le début tracé son plan selon sa volonté (Ep 1,4-5), y faisant servir aussi ce que, chez les hommes, on appelle la liberté, le péché, le hasard, le chaos, et les libérant de la servitude par la vérité qui est dans le don qu'il fait de lui-même (Jn 4,10.24 ; 8,32 ; 18,36-38).

C'est donc sur le fond d'une connaissance de foi, – plus certaine que la connaissance de raison, de laquelle, cependant, celle-là fait usage –, que les coopérateurs de Dieu (1Co 3,9) contribueront à construire, par le corps du Christ, le corps de l'humanité entière, l'"Organisme anthropique".

2. Il se peut que les sociétés occidentales soient moins déchristianisées que "déchrétienisées", et que la relativisation ou mise en perspective historique des formes d'abord juive, grecque et romaine, puis celtique, germanique et slave, ensuite orthodoxe, catholique et protestante, prises par le mouvement de Jésus, soient l'envers et la condition de possibilité de la mondialisation, de la planétisation et de la plérômisation qui se préparent. En sorte que, loin de s'affliger de ce qui arrive au mouvement de Jésus, ceux qui se veulent fidèles et à qui cela sera donné pourront s'en réjouir plutôt (Jn 16,16-22 ; Ac 5,41 ; 2Co 4,7-12 ; Col 1,24.)

Car, si Dieu est (culturellement) mort, c'est seulement pour ceux qui se sont laissés obséder par celles des retombées de la technoscience moderne qui leur ont donné l'illusion qu'ils sont par nature immortels (Gn 3). Aussi, les nouveaux évangélisateurs doivent-ils réfléchir à nouveaux frais sur la faute. Si elle s'est manifestée en premier lieu sous forme de souillure venant des contraventions aux coutumes tribales, en deuxième lieu sous forme de transgressions aux lois nationales, en troisième lieu sous forme de manquements aux vœux qu'on émettait dans les grandes spiritualités classiques, c'est sous la forme du péché primordial, terminal et toujours central qu'il s'est révélé dans l'exécution de Jésus de Nazareth par les puissances conjuguées des peuples et des États : sous forme d'incrédulité, de fixation sur les acquis de l'histoire, d'impuissance à interpréter le passage qui se faisait en Jésus vers le moment qui avait été entrevu comme "les derniers temps", l'époque de l'histoire où Dieu, dans le paradoxe de la mort consentie, se dévoilait comme le principe et le prince de la vie.

MYSTAGOGIE

Ceux qui sont au Christ peuvent donc et doivent penser que la vie et le goût de vivre reviendront à leurs frères et sœur en humanité par le moyen :

- 1) de Jésus, du Christ qui est mort pour nos péchés (1Co 15,3) ;
 - 2) de ceux qui croient cela et sont ainsi absous de leur péché d'incrédulité en qui ils étaient morts (Ep 2,1-2) ;
 - 3) qui ont reçu le pouvoir de déclarer à ceux qui croient en leur parole que leur péché à eux aussi est remis (Jn 20,23) ;
 - 4) lesquels, alors, ayant cru, passent, dès le séjour présent loin du Seigneur, de la mort à la vie (Jn 5,24).
3. Les nouveaux évangélisateurs devront avoir une conscience d'époque : la conviction et l'assurance (la "parrhésie", Ac 4,29) que c'est bien à la plénitude des temps (Mc 1,15 ; Ga 4,4), dans les derniers temps (Ac 2,17 ; He 1,1) que Jésus a pris forme dans le corps de l'humanité pour en être la Tête et le salut. Cela, celui qui adhère à la tradition chrétienne comme à une structure heuristique intégrale peut le comprendre aujourd'hui à la lumière d'une périodisation générale d l'histoire depuis les origines jusqu'à l'ère chrétienne.

Époque archaïque des familles, des clans, des tribus, des ethnies ; époque proche-orientale ancienne des nations, des royaumes, des États, les ligues, des empires (3200 – 1200) ; époque sino-méditerranéenne des grandes aires culturelles et spirituelles qui vont de la mer de Chine au détroit de Gibraltar (800 – 200, c'est la période axiale de Karl Jaspers) ; époque chrétienne où, pour la mise en œuvre de l'idée d'un Dieu un et d'un moyen unique de salut, un organe a été institué dont la fonction était de sécréter l'hormone de l'agapè.

De ces quatre, seule la dernière époque suppose l'interprétation évangélique de l'événement-Jésus. Celle-ci n'est donc pas rationnellement démontrable. Cependant, de l'événement qui a été cru et connu (Jn 6,69) comme le déclencheur du commencement de la fin, – de l'instauration d'une institution dont on peut dire soit qu'elle travaille avec Dieu à son projet, soit qu'elle met Dieu au cœur de sa propre auto-compréhension, – il n'est pas contraire à la raison de soutenir que, comme un arbre à ses fruits, c'est par ce qui en est résulté et ce qui en résultera, que son rapport à la vérité a été et sera reconnu. Une lecture de l'histoire universelle comme celle-là implique une interprétation de la contingence qui la voit comme la surface visible d'une nécessité cachée et qui est divine : la dynamique intérieure au divin qui le pousse à diffuser l'Amour qu'il est (1Jn 4,8).

En tout cas, avec les anciens Grecs, il est possible de conforter ces vues, en distinguant quatre formes principales de l'amour, et en conformité avec la périodisation précédente, comprendre l'agapè comme la force qui a émergé à la plénitude des temps pour opérer la croissance et la perfection de l'Organisme anthropique. Les quatre formes ont pu et peuvent toujours coexister en chacune d'elles, mais en outre elles se sont davantage manifestées selon leur essence dans la succession. On aligne ainsi :

- 1) l'éros, qui est sexuel, conjugal, familial ;
- 2) la philia, qui est civique, politique, nationale, et qui, selon Aristote, est l'amitié ;
- 3) la philanthropia, qui est une disposition à aimer les autres humains, de quelque nation, langue ou race qu'ils soient et que, en particulier, les voyageurs rencontraient au cours de leurs traversées des continents ;
- 4) l'agapè, qui est une disposition à être saint comme Dieu l'est et à aimer tous ses enfants, même ceux qui ne sont aucunement aimables (Mt 5,43-48).

Ceux en qui cette dernière disposition est devenu une habitude, savent être à la fois fiers et humbles, pratiquer aussi bien l'annonce que le dialogue.

4. Si l'espèce humaine est différente des autres espèces animales, elle le doit à la générosité qui caractérise sa manière de transmettre non seulement la vie mais, par l'éducation et la culture, la parole qui en dit et en effectue le sens. Ce caractère consiste en une disposition de certains, qui sont forts, à donner leur vie pour d'autres, qui sont faibles.

Il s'agit en particulier des parents, des guerriers, des sages, des saints. Ce que les parents sont à leurs enfants, ce que les guerriers sont à leur patrie, ce que les sages et les ascètes sont à la vérité et à la justice supranationales, selon la logique de l'histoire, quelque chose de semblable devrait l'être pour la totalité de l'humanité incluant ses morts comme ses vivants. Or, Jésus et les siens ont pensé que ceux-là étaient les saints, ceux dont la tradition rapportait qu'ils faisaient partie, avec le Saint par excellence, d'un conseil céleste où étaient prises les grandes décisions concernant l'administration du Royaume de Dieu.

Depuis toujours, la disposition à donner sa vie impliquait une discipline, une maîtrise en particulier de l'agressivité et surtout de la sexualité : interdit de l'inceste et système de parenté chez les archaïques ; période d'abstinence chez les

MYSTAGOGIE

guerriers (1S 21,5-6) ; vœu de continence chez les ascètes et pratique de l'*enkrateia* chez les sages ; idéal soit de virginité consacrée soit de chasteté conjugale chez les successeurs de Jésus et de Marie.

Au 20^e siècle, où sont apparus des moyens nouveaux de contraception, le magistère catholique romain est intervenu pour ré-expliciter ce corollaire de la compréhension que le mouvement de Jésus a toujours eue de lui-même. Il s'agit là non tant d'une loi morale que d'une composante essentielle de la vision mystique du mystère que doivent avoir ceux qui sont au Christ, moins d'une conscription que d'un appel du héros (H. Bergson), d'une réponse à l'attrance à Jésus que le Père exerce sur ceux qu'il choisit (Jn 6,44).

Avec cette quatrième forme, il s'opère, dans la générosité, un passage à la limite : le comportement est impossible aux hommes et possible seulement à Dieu et à ceux des humains qui demandent à Dieu sa grâce et son pardon. Il semble bien que, pour la suite de l'histoire, il y a "nécessité de salut" qu'existent de telles personnes et un magistère pour y exhorter, le nombre des adhérents dût-il diminuer.

Les nouveaux évangélistes, pour être fidèles à Dieu et à Jésus, devront l'être aussi à Pierre, se laissant nourrir et paître par celui pour qui Jésus a prié afin que sa foi jamais ne défaille (Jn 21,15-17 ; Lc 22,31).

5. Pour disposer à admettre que la tradition biblique et évangélique est une voie particulièrement droite vers la vérité et la vie, on peut relever l'homologie qui existe entre les quatre grandes époques de l'Anthropie et les quatre parties de la Bible chrétienne. La Loi, les Prophètes et les Écrits (cf. Prologue du Siracide), avec les sociétés qu'ils évoquent, sont entre eux comme les époques : archaïque (patriarcale), proche-orientale ancienne (monarchique), classique (dispersion). D'autre part, les penseurs chrétiens ont interprété l'événement-Jésus comme accomplissement des Écritures hébraïques (Lc 24,44). La tradition chrétienne peut donc être comprise comme la récapitulation de toute l'histoire antérieure (Ep 1,10).

Cette intégration particulière n'a pas pour fin que soient abolies les différences ou déconsidérées comme inférieures les époques précédentes. Mais c'était afin qu'existe un corpus de textes qui disposent ceux qui les reçoivent comme canoniques et normatifs à respecter, valider, conforter et, éventuellement, contribuer à réformer les institutions familiales, nationales et œcuméniques, qui, dans l'Organisme anthropique, sont comparables, respectivement, aux cellules, aux tissus et aux organes ou aux membres, et qui, comme tels, sont indépassables.

La connaissance de plus en plus précise que, en une partie d'elle-même, l'humanité actuelle possède de ce Critère, permet aussi de fournir une explication plausible des tribalismes, des particularismes et des totalitarismes comme des effets d'autant de régressions et d'autonomies anarchiques subies par les structures de moindre universalité, et, partant, de travailler à corriger les excès des mythes, des idéologies et des gnoses. Elle permet encore de comprendre que les passages ont toujours été et sont toujours difficiles : des tribus aux États, des États aux spiritualités, des spiritualités à la corporalité paradoxale que le divin a prise dans "les derniers temps" avec la foi en la résurrection et en son effet : l'Église Corps du Christ.

On comprend enfin que ceux qui résistent aux dépassements méprisent ceux qui s'évertuent à les accomplir et, en les mettant à mort, pensent ainsi rendre un culte à Dieu (Jn 15,18-25 ; 16,2). Dans nos sociétés déchrétientisées, les nouveaux évangélistes devront se préparer à supporter les mépris, les injures et les persécutions (Mt 5,11).

6. Un obstacle important à la Nouvelle Évangélisation dans les pays d'ex-chrétienté se trouve en l'hégémonie que la technoscience exerce sur les esprits au détriment de la symbolique. Beaucoup opposent le langage descriptif au poétique comme le réel au fictif, le vrai au faux, l'objectivité à la subjectivité.

Tandis que les anciens usaient de couples tels que ciel et terre, vie et mort, lumière et ténèbres, divin et mondain, idée et réalité, modèle et imitation, et valorisaient le premier terme de ces couples, les modernes sont tentés par une sorte de monisme de la pensée qui les incline à considérer les choses ultimes comme des projections subjectives ou des doublets illusoire des seules qui existent vraiment, celles qui sont empiriquement vérifiables et maîtrisables.

Il y a sans doute bien peu à comprendre dans la tradition biblico-évangélique pour qui définit l'homme avant tout, d'un point de vue zoologique et paléontologique, comme un primate, ou d'un point de vue philosophique, comme un animal raisonnable. Il est nécessaire de le voir comme une totalité en devenir de soi sur la planète terre, dans l'histoire et en même temps dans une sorte de métahistoire, de noosphère. À cette fin, les uns songent à pousser à la limite la rationalité dont la modernité est capable, cependant sans tomber dans le relativisme ; d'autres, à revenir en deçà de la modernité mais sans fondamentalisme ; d'autres encore, à passer au-delà d'elle, dans ce que certains

MYSTAGOGIE

appellent la postmodernité, au moyen cette fois d'une herméneutique des traditions prémodernes qui serait cependant postcritique.

Le prochain siècle se prêtera peut-être à cette dernière alternative, en particulier si s'avèrent pertinentes la théorie des cycles historiques et l'hypothèse que notre temps en est un de fin d'époque. En effet, on peut lire l'histoire de l'Occident depuis le Moyen Âge comme une succession de théocratie, d'aristocratie, de démocratie, et, peut-être, de technocratie, où il se produit autant de mal que de bien sans qu'existent des critères qui permettent de les départager. Quoi qu'il advienne, ceux qui croient en Dieu, en Jésus et dans l'Esprit doivent s'exercer à raviver en eux la pensée symbolique.

7. Cependant, il est possible qu'il soit nécessaire ici de radicaliser la conception que l'on se fait du symbolique. L'esquisse d'histoire des religions que Mircea Eliade a proposée dès la fin des années 1940 peut être instructive. En s'en inspirant tout en s'en démarquant un peu, on se représentera comme en succession les dieux ouraniens patriarcaux (archaïques), les seigneurs atmosphériques ou solaires filiaux (Âge du Bronze), les esprits telluriques féminins (des temps classiques), puis diverses formes prises par le sacré local, temporel ou personnel. Cette suite est homologable aux quatre grandes époques recensées ci-dessus. Elle l'est aussi au contenu de deux formules baptismales anténicéennes que le Symbole de Nicée a fusionnées.

Si on tient cette structure et cette histoire comme exemplaires et paradigmatiques, on voit que, selon les penseurs chrétiens, le dévoilement de la structure d'abord cachée du code génétique de l'Anthropie est allé du ciel à l'air, puis à la terre et à l'eau, du Dieu Père, au Seigneur Fils, à l'Esprit Saint, puis au Christ crucifié et descendu aux enfers d'où il est remonté pour recevoir son corps qui est l'Église.

Ainsi, après que, à l'image des grandes institutions socio-culturelles et de leurs modèles bio-cosmiques, d'une part le désir de vie qui dure et d'autre part son corrélat dans le langage normatif, le divin, eurent été signifiés successivement puis simultanément comme paternité, filialité et "spiritualité", il advint qu'en "un canton détourné de la nature", ils le furent par la corporalité bipolaire de Jésus crucifié, enseveli et ressuscité et du groupe de ceux qui, le confessant comme Christ, se comprenaient comme ses membres.

La composition du récit du baptême de Jésus en Mc 1,9-11 semble avoir été l'effet d'une intuition selon laquelle, depuis l'accomplissement du temps, il sera nécessaire que, à côté des représentations traditionnelles, même unifiées dans l'unitrinité, il y ait, dans l'étoffe pensante et voulante de l'Anthropie, un organe qui contribue à la vie et à l'espérance de survie en existant de telle manière qu'il donne à voir dans la dernière et la plus basse des quatre castes des sociétés et qui est celle du serviteur, le modèle par excellence du divin (Mc 10,45).

Il semble être ainsi dans l'essence des représentations culturelles du principe premier de la vie qui dure, de descendre du plus haut au plus bas, de substituer la profondeur à la hauteur (Ep 4,8-10; 1Co 2,9-12) et, à la limite, de ne plus montrer sa gloire qu'à ceux qui ont des yeux pour la voir, cachée, dans le corps toujours improbable de ceux à qui il est donné de croire qu'ils la reflètent (2Co 3,18).

Si le symbole est ce qui donne à penser, et si, lorsqu'il est affectivement chargé, il donne aussi à vouloir et à consentir, c'est sans doute en persistant à suspendre son existence à la trinité et au Serviteur que l'Église sera le ferment dans la pâte, la cité sur la montagne, le sel de la terre, la lumière et l'âme du monde. Cela, les évangélistes auront besoin de l'avoir longuement médité.

8. Un des moyens que la modernité offre à notre contemporanéité pour surmonter la crise présente se trouve dans l'étude approfondie qu'elle a entreprise de la narrativité et dans un retour général aux récits qui pourrait s'ensuivre. Car, le propre du récit est d'avoir un commencement, un milieu et une fin. Or, ce sont là ce que les physiciens appellent des singularités qui, comme telles, échappent à la science (Ac 1,7). Ainsi, la "création" est un événement dans l'ordre de la pensée poétique et symbolique (Sg 13,1 ; Rm 1,19-20). Il doit en être de même du Milieu tel que se le représentent ceux qui croient que Jésus fut Dieu-parmi-nous à la plénitude des temps.

Le schéma actantiel des sémioticiens peut être d'un grand secours pour aider nos contemporains à sortir de l'impasse où les ont conduits les monismes modernes : matérialisme, humanisme et même déisme. Si le noyau dur de la tradition chrétienne est un Mégarécit dérivé d'un réseau de relations terminées par les Actants Dieu, Seigneur, Esprit, Église, Humanité, Adversaire, il est nécessaire de se représenter le divin autrement que par le seul mot Dieu. Il faut d'abord ajouter le Fils au Père, puis distinguer le Destinateur du Sujet ou Héros, alors considérer l'Esprit comme l'Adjuvant du Jésus historique, le Diable (ou le péché, ou la mort, ou la chair) comme l'Opposant, l'Église

MYSTAGOGIE

comme l'Objet de la quête du Fils soumis à une épreuve qualifiante, et l'Humanité ("Anthropie") comme le Destinataire. Un tel schéma n'a rien d'une explication scientifique. Il rend possible une contemplation théologique, poético-praxique, mystico-éthique.

DIAGRAMMES

1. Structure Heuristique	2. Structure du divin	3. Époques	4. Sociétés	
f (x y z)	dieu père seigneur fils esprit mère	archaïque POA ¹ classique	familles nations sociétés supranationales	
= O	Christ – Église	postclassique	Anthropie	
5. Institution	6. Faute	7. Réparation	8. Amour	
coutumes lois vœux	souillure transgression manquement	purification justification sanctification	éros philia philanthropia	
agapè	péché	glorification	agapè	
9. Bible	10. Cycles	11. Sphères	12. Castes	13. Description
Loi Prophètes Écrits	théocratie aristocratie démocratie	science sagesse art	Brahmanes Kshatriya Vaïçya	œil oreilles cœur
Évangile	technocratie	mystique	Shudra	esprit

Raymond Bourgault
18 janvier 1993

¹ POA = Proche-Orient-Ancien

MYSTAGOGIE

Nouvelle Évangélisation : Compléments

4 février 1993

THEO

Là où, comme ici, la mystagogie est comprise comme un va-et-vient entre les quatre niveaux : de science, de sagesse, d'art et de mystique ; de recherche, de réflexion, de recueillement et de rumination ; le radical théo peut être suffixé, respectivement, par -logie, -sophie, -poésie, -pathie. Le va-et-vient peut être individuel, collectif ou historique. On examine ce dernier cas.

Dans les fins de cycle de la vie des sociétés, où les institutions basculent et les valeurs vacillent, le moment mystagogique est surtout scientifique et théologique. Le plus grand nombre des intéressés se soucient de défendre des pratiques et des énoncés traditionnels et même de les prouver rationnellement. C'est le temps des clercs et des spécialistes, des encyclopédies et des dictionnaires. Et c'est aussi le temps de désaffection des masses à qui le joug semble dur et le fardeau pesant.

Dans les intercycles et les débuts de cycle, au temps des aubes et des aurores, après les nuits obscures, le moment est surtout mystique et théopathique. Le divin est éprouvé comme gratuit et passivement reçu plutôt que possédé. Ses bénéficiaires sont des marginaux peu nombreux, qui sont en proie à une parole vive qui tantôt les enivre et tantôt les laisse muets ou balbutiants. C'est le temps des ermitages et des œuvres de bienfaisance.

Entre les commencements et les fins, entre le pathos et le logos, prolifèrent deux sortes surtout d'hommes et de femmes de Dieu. En premier lieu, des prophètes-poètes, des artistes, des cérémoniaires, des législateurs et, à leur suite, de grands mouvements populaires et liturgiques, séculiers ou religieux, qui introduisent un ordre certain dans la société générale et popularisent un imaginaire commun et des pratiques qui canalisent les énergies. En second lieu, des réflexifs, des sages, des philosophes, des moralistes, que la société délègue à la pensée et à qui elle demande de rendre tolérables les écarts qui se creusent entre l'idéal et le vécu, la voie étroite et la voie large, le cloître et le monde, le temple et l'agora, l'élite et la masse, ceux qui sont réputés religieux et parfaits et ceux qui se résignent plus ou moins mal à être séculiers et imparfaits.

Dans le cours d'un cycle, les membres d'une société, quoique "contemporains", ne vivent pas tous dans le même temps, et beaucoup sont déphasés. Pendant que les théopoètes réussissent à intéresser de pieux laïcs à la spiritualité des religieux, les théosophes gagnent de plus en plus d'adeptes parmi les séculiers dont l'imaginaire commun est recouvert de raison discursive et de mots de la langue d'usage et qui cherchent leur équilibre dans une intériorité spirituelle, intellectuelle ou même rationnelle.

En Occident, pour beaucoup, ce temps en est un de soleil couchant et de crépuscule, mais, pour certains, c'est un temps déjà travaillé par des aurores boréales qui annoncent de ces nuits arctiques où l'astre du jour ne cesse pas d'être diurne.

MYSTAGOGIE

FIN DE CYCLE ET FIN DE L'HISTOIRE

Dans la modernité et déjà chez les archaïques et les anciens, il y avait deux sortes principales de langage. On peut les caractériser de plusieurs façons : par la différence entre les mots de tous les jours et ceux des jours de fête où la société générale célèbre son vœu d'unité ; par l'emploi des mêmes mots au sens soit littéral soit figuré ; par ceux qui désignent et ceux qui signifient (qui déclarent le sens) ; par ceux qui concernent les épiphénomènes et ceux qui racontent les épiphanies ; par la langue générale et ustensile et la langue spéciale du domaine juridico-religieux ; par les noms communs et les noms propres ; par la langue des hommes et la langue des dieux ou des anges ; par le logos et le mythos ; par le physique et le métaphysique ; par le descriptif et le poétique.

Par suite des malheurs des temps ; des inévitables replis particularistes et individualistes ; de la dislocation de la société générale ; de la prospérité matérielle des uns et de l'appauvrissement de la masse ; de la prédominance de la désignation ; du discrédit où tombent les conteurs, les poètes, les prophètes, les réformateurs, les cérémoniaires ; de l'indémonstrabilité des arrière-mondes, il arrive que le langage poétique et prophétique est menacé de désuétude et que, au sentiment d'un grand nombre, la vie ne mène nulle part, ne suit aucune direction, n'a pas de sens. Cette perte, cette chute du sens ne se généralise d'ordinaire qu'en fin d'époque et de cycle.

Dans ces situations et ces moments, les personnages des grands récits qui avaient fondé et soutenu la constitution et, par elle, la société générale, sont soit éliminés de la pensée soit sécularisés et déplacés en direction des acteurs sociaux.

L'Opposant devient l'ennemi de classe, de race ou de nation ;
le Héros est l'athlète, la vedette, le gagnant, le parvenu ;
l'Adjuvant est la technique, la science, le pouvoir, la ruse ;
l'Objet est l'Argent, la Gloire, la Santé, le Plaisir ;
le Destinataire est l'individu narcissique ;
le Destinateur et le Hasard, la Chance, le Sort.

Les sociétés ne sortent des fins de cycles que grâce aux poètes-prophètes qui renouent avec le langage des divins et qui créent de nouvelles manières de raconter ces histoires qui rendent à nouveau croyables les arrière-mondes et, avec eux, la foi que la vie a un sens et que la mort est un rite de passage.

Les conservateurs et porteurs du discours normatif et divin qui avait créé la société générale et qui est évincé ou discrédité en fin d'époque, auraient tort de rejeter sur les tenants et promoteurs du discours réaliste et humain toute la responsabilité de la situation et du moment. Car eux aussi participent de l'impuissance où sont les humains de réaliser par eux-mêmes l'Idée d'Homme. Ils n'ont pas été capables d'empêcher que les récits exemplaires et normatifs soient perçus comme mythiques et cessent d'impulser des pratiques. C'est là un effet de ce que le quatrième évangile chrétien appelle le péché du monde (Jn 1,29) : l'incapacité où sont les humains d'atteindre la cible, la vie qui dure, le Vivant vivifiant qui a seul le pouvoir de rassembler dans l'unité la totalité de ses enfants dispersés.

En conséquence, on se représentera le développement de l'Anthropos comme étant celui d'une spirale où, lorsqu'une volute arrive à son terme, une force ascendante, une antigravité, une néguentropie la propulse plus haut et la relie à la volute supérieure à laquelle elle était depuis toujours ordonnée.

On peut donc interpréter la raison d'être des échecs successifs qui sont chaque fois un moment essentiel de la série entière des cycles historiques, comme étant un devis au service du Grand Attracteur et qui a pour fonction, en premier lieu, de rendre l'Organisme anthropique de plus en plus conscient à la fois du désir qui le travaille d'obtenir la vie qui dure et qui pacifie l'ensemble des participants à l'aventure humaine, et de son impuissance à le réaliser, et, alors en second lieu, de chercher s'il n'y aurait pas en son sein un organe à partir duquel l'énergie vie-créante diffuse en la totalité de lui-même.

D'après cette interprétation, l'histoire universelle tend à une situation et à un moment où, dans l'humanité comme telle, comme une totalité en devenir de soi, récapitulant toutes ses parties et tous ses moments, un acte sera reçu qui rendra possible la décision de se tourner collectivement et solidairement vers le Vivant vivifiant et de lui faire confiance dans l'acte même où l'aventure terrestre de la vie parviendra à un point qui, selon les apparences, en sera un de chute dans le néant, mais qui, selon les apparitions, sera son apex, son point Oméga, le moment ultime de la spirale ascendante.

MYSTAGOGIE

FÊTE ET FOIRE

Les sociétés occidentales actuelles sont caractérisées non seulement par la séparation du politique et du religieux mais aussi par l'autonomie virtuellement anarchique de Dieu, de l'Homme et du Monde. Le contraste avec l'intégration ancienne de ces valeurs peut aider nos contemporains à prévoir la tâche qui pourrait être la leur bientôt.

D'après l'étymologie la plus vraisemblable, le radical THEO, dont on a déjà examiné quelques dérivés, est lui-même un élargissement d'une racine qui a donné au latin *festus* (*dies*) et *feria*. À leur tour, ces derniers ont fourni au français, outre fête et férie, qui signifient "(le jour) du dieu", le mot foire, qui signifie "le (jour) du marché".

Ces mots apparentés se sont formés dans un même champ sémantique. Ils sont les termes d'un important réseau mental de relations : celui qui est techniquement désigné comme comprenant les transcendants du divin, de l'humain et du mondain, et auxquels correspondent ici les réalités complexes, respectivement, du lieu, du temps et du personnage sacrés, des fidèles qui sont aussi des marchands, des biens de consommation qui sont aussi d'échange. Car, le dieu, représenté par une icône, réside en un sanctuaire qui est au centre d'une amphictyonie ; le jour du dieu (celui où son culte est solennellement célébré) est férié et chômé ; et c'est celui où les habitants des hameaux circonvoisins se rendent au lieu saint aussi bien pour la foire que pour la fête, pour échanger les produits de leur terroir, de leur troupeau et de leurs artisans, que pour lier conversation et amitié, participer au culte, écouter les conteurs, les chantres, les sages, les prophètes, les réformateurs.

Dans une situation comme celle-là, les transcendants sont solidaires et le divin y est particulièrement déterminant. Au-delà de la famille et du clan, de la parenté et de la chefferie, des vivants et des défunts du groupe local, des lares domestiques, il travaille à rassembler les membres d'une ethnie, de tous ceux qui vivent sur un même territoire et usent d'une même langue. Et comme la fonction crée l'organe, le divin prend forme et figure, une icône est façonnée qui est placée en un lieu réputé saint et confiée à une corporation qui, de ce fait, devient sacerdotale et veille à ce que le culte, bellement célébré, attire régulièrement les habitants de toute la région.

Intériorisé comme un symbole, le dieu est perçu comme translocal et transtemporel et il induit un mouvement de transcendance dans les personnes et les communautés. Et, tandis que, dans les villages, les humains naissent et meurent, le dieu en son effigie est vénéré comme étant immortel, il survit aux générations, et le récit qui est proposé de ses bienfaits relie les contemporains à leurs ascendants et à leurs descendants, il totalise et simultanise. Aussi est-ce avec un réel plaisir que les contribuables se rendent au sanctuaire "en ces jours-là". L'éthique suit la mystique, la morale découle presque spontanément de la foi et de l'espérance. En même temps qu'on se repose de ses travaux et qu'on se distancie du monde, on s'approche du divin et, par le langage en fête, on devient plus humain.

Mais, dans l'ethnie, il y a des forts et des faibles, des chanceux et des malchanceux, des riches et des pauvres, des oppresseurs et des opprimés. Or, au lieu saint où s'échangent les nouvelles, cela se sait et se discute, provoquant tantôt la résignation et tantôt l'indignation. Par peur des représailles, la plupart n'osent pas dire leur fait aux violents et aux injustes. Mais comme les injustices et les inégalités mettent en péril la paix et la prospérité du pays, et que le sanctuaire est perçu comme étant un lieu de sanction, il arrive qu'un homme doué de courage et d'éloquence se lève pour haranguer les chalandes et, au nom du dieu, proférer des menaces et annoncer des châtements si ne sont pas faites les réformes nécessaires.

Celui-là qui parle au nom du dieu et pour la vérité et la justice est un prophète et, comme ses semblables, il risque sa vie. Car, d'ordinaire, les puissants ne croient pas que c'est le dieu qui parle par sa bouche, ils sont même convaincus que c'est eux que la divinité bénit. Ne sont-ils pas pieux, ne sont-ils pas généreux envers le sanctuaire, leur prospérité ne vient-elle pas de ce que le dieu les aime particulièrement comme eux-mêmes aiment le dieu ? Et ces gens ont le moyen de faire taire les prophètes. Ce n'est donc le plus souvent que lorsque viennent les malheurs et que la rumeur publique ratifie les prédictions du dieu que les puissants, se sentant menacés, consentent à instaurer un peu de liberté, d'égalité et de fraternité, et que les gardiens du sanctuaire modifient en conséquence le droit coutumier. Par exemple : en édictant que, le jour du dieu et du marché, lequel en Israël avait lieu chaque septième jour, ce ne soit pas seulement le riche propriétaire qui se repose et festoie, mais aussi "ses fils et ses filles, ses serviteurs et ses servantes, ses bœufs et ses ânes" (Dt 5,14).

On le voit : les cultes et les cultures de cette sorte, quoique exemplaires peut-être pour leurs successeurs, sont fragiles. Le divin lui-même est à la merci des humains et ce qui fait sa force fait aussi sa faiblesse. Car, en se contractant et se concentrant dans le lieu saint et le langage en fête, il s'expose au risque de devenir inopérant dès là que les forces centrifuges l'emportent, que la société générale se délite, que le sanctuaire est saccagé par des ennemis du dehors ou

MYSTAGOGIE

du dedans, que le clergé s'enrichit excessivement ou se laïcise, qu'il n'y a plus de prophètes pour protester contre les injustices.

En ces cas, ou bien les familles et les clans sont perçus comme des institutions purement sociales et même naturelles et, livrées à leur inertie propre, se particularisent toujours davantage et précipitent leur perte ; ou bien, des anciens, des parents, des chefs, des théopathes, des fous du dieu, devenant responsables (=répondant au dieu), recréent, dans les groupes locaux, un espace où, par leur convivance, les transcendants opèrent, de manière neuve et à plus petite échelle, la communication et la communion. Sans le savoir, ils obéissent à une pulsion de transcendance qui dispose les commensaux à partager un jour le pain et la parole avec un grand nombre de frères et de sœurs en humanité.

Il y a donc une constante de l'histoire. Chaque fois que les transcendants concordent, que le culte, la culture et la circulation des biens se conditionnent équitablement, la vie en notre espèce prospère, et chaque fois que le réseau du divin, de l'humain et du mondain se disloque et que les éléments régressent en direction d'autonomies anarchiques, elle périclité.

Cependant, chaque fois aussi, et le plus souvent en des endroits autres que ceux des pays ruinés et après des siècles de stagnation, la pulsion de transcendance finit par redevenir opérationnelle, la loi de centro-complexification s'applique à nouveau et rassemble dans l'unité un nombre toujours plus grand d'individus et de collectivités.

Cette histoire est la nôtre et, comme elle dispose à rendre réfléchie pour elle-même et intelligible pour d'autres l'autocompréhension de l'Église elle vaut d'être esquissée à grands traits :

- 1) de l'époque archaïque, il vient d'être question ;
- 2) dans les hautes civilisations du POA, le sanctuaire national fut situé dans le lieu de résidence du roi et près de son palais, et les fonctionnaires voyaient à édicter les lois qui régissaient les affaires et, par les tribunaux, à rendre les sentences justes ;
- 3) dans les sociétés classiques de la période axiale, aux yeux de beaucoup, c'étaient les monastères qui étaient les vrais temples où habite le divin, et c'était le comportement des moines et des moniales qui servait de modèle pour la bonne conduite et pour l'économie ;
- 4) enfin, au début de l'ère qui allait être chrétienne et en vue de la civilisation planétaire et même de l'Humanité plérômatisée, des poètes se trouvèrent qui soutinrent que le temple par excellence, avec le corps du Christ, est toute communauté en qui réside son Esprit (Jn 2,19 ; 1Co 3,16).

Les successeurs de Jésus étaient exhortés à vivre le paradoxe de personnes et de communautés qui ne prennent pour maître que le Dieu unique et non pas l'Argent et qui, cependant, doivent se faire des amis avec l'Argent inique (Lc 16,9 et 13). Ainsi, tout se passe comme si, depuis le début de l'ère chrétienne, comprise par eux comme étant le commencement des derniers temps, et là aussi la fonction créant l'organe, il était demandé à tous ceux que le Christ choisit pour être siens de se voir comme un des principaux lieux de l'Organisme anthropique à partir desquels le divin travaille à réguler la circulation des biens dans l'humanité entière, la mystique chez eux commandant l'éthique, celle-ci réformant le droit, et le droit régissant le jeu des libertés et sanctionnant les abus.

Et tout se passe encore comme si, lorsque les cultures se dissocient des cultes et que les puissants restreignent à leur avantage la circulation des biens, le divin, par une sorte de condensation compensatoire, tel un soleil dans un nuage stellaire, se donnait le moyen de propager ses rayons jusqu'aux plus lointaines et aux plus froides planètes.

Au lieu donc de considérer la situation contemporaine des sociétés occidentales comme exceptionnelle et de continuer à répéter que ce n'est que récemment et cette fois pour toujours que le monde se trouve désenchanté et enfin rendu à lui-même, à sa sécularité, on aura avantage à rappeler les plus hautes valeurs et les concepts qui les signifient. On réfléchira à ceci : que l'être-au-monde, laissé à son inertie propre, est toujours déjà séculier, besogneux et mal chantant ; que ce ne fut jamais que par la parole de messagers divins risquant leur vie pour la justice et la vérité, que les faibles comme les forts ont entendu l'appel de Dieu à se reposer de leurs travaux ; que la mort du divin est périodique et que celle qu'on annonce en ce temps est provisoire ; que ce temps en est un de fin d'époque ; que si, en la modernité occidentale, il semble décédé ou moribond ; ce peut être en partie parce qu'il était encore insuffisamment universel et planétaire et insuffisamment lié au commerce ; que, dans une situation comme celle-là, le divin doit être à la fois de plus en plus centré et de plus en plus diffus, telle l'âme des hylémorphistes qui est toute entière dans le tout et en chaque partie, et telle est la sphère pascalienne dont le centre est partout et la circonférence nulle part ; que le rôle de la théologie est d'ordonner les théologiens à la théosophie, les sages à la théopoésie, et les contemplatifs à la théopathie.

MYSTAGOGIE

Car, c'est lorsque le divin trouve en l'humain des lieux où il peut être reçu selon tout ce qu'il est et qu'il veut, qu'il opère le salut et la perfection de tous ses enfants.

Pour conclure, en jouant quelque peu sur les mots, on pourrait dire que la tâche de ceux qui croient que la clé d'interprétation du devenir se trouve dans les écritures bibliques et évangéliques et qu'eux-mêmes ont quelque chose à faire pour que l'histoire poursuive son cours selon la volonté de celui-là seul qui en a la maîtrise, consiste : à suspendre leur contribution propre à la contemplation d'une transcendance perpendiculaire qui fait tout concourir au bien de ceux qui l'aiment et à qui elle donne de l'aimer ; à relancer un mouvement de transcendance verticale où l'icône de Dieu, le village global et la raison instrumentale coopèrent ; à répandre, à l'horizontale, l'idée que les transcendants doivent constamment former un réseau interne de relations solidaires.

Raymond Bourgault,
4 février 1993